

La Turquie menace la France de sa colère

■ Génocide arménien : le forcing turc pour influencer le vote des députés français
■ « Cette loi va tuer le dialogue », affirme le ministre des affaires étrangères turc
■ En Turquie, les Arméniens relèvent la tête, jusque dans les vallées du génocide
Lire p. 3-4 et notre reportage p. 19



Comme souvent en France avant une échéance électorale, les relations avec la Turquie connaissent un coup de froid. Une proposition de loi pénalisant la négation de tout génocide, et donc de celui de 1915 perpétré contre les Arméniens dans l'Empire ottoman, doit être examinée, jeudi 22 décembre, par les députés français. Ce nouvel épisode de loi « mémorielle » provoque la fureur de la Turquie, avec laquelle la France

avait, ces derniers mois, tenté des ouvertures diplomatiques, pour mieux se coordonner sur des enjeux majeurs au Moyen-Orient, en particulier sur le dossier de la Syrie. L'affaire est perçue, côté turc, mais aussi au sein de la diplomatie française, comme le résultat d'une surenchère pour capter le vote arménien en France, à l'approche de la présidentielle.

NATALIE NOUGAYRÈDE
Lire la suite page 3

La Guadeloupe, département le plus violent de France

Délinquance Un rapport interministériel décrit une insécurité croissante depuis 2009. Reportage dans ce département où les délits violents font irruption dans le débat politique, sur fond de malaise social. **P. 10-11**

La gauche continue d'attirer le vote des 18-24 ans

Politique Il veut faire de la jeunesse un « axe fort » de sa campagne, mais François Hollande, en visite express au Val-Fourré, semble ignorer l'inscription automatique des jeunes sur les listes électorales. **P. 12**

Ce mouvement hétéroclite qui inquiète le régime Poutine

Dissidence En Russie, la contestation ne faiblit pas. A Moscou, des milliers de personnes se préparent à retourner dans la rue le 24 décembre. Ecologiste, rouge ou libéral : portraits d'opposants. **P. 4**

Mauvaise fin pour une mauvaise guerre

Près de neuf ans après son déclenchement, l'intervention américaine en Irak a pris fin cette semaine. Cette guerre a été un désastre.

Les derniers soldats à quitter l'Irak, les 500 hommes de la 1^{re} division de cavalerie de la 3^e brigade des forces spéciales, laissent un pays en piètre état. Il faudra des années avant que l'Irak retrouve la voie de la stabilité. Et sans doute beaucoup plus encore pour que l'image des Etats-Unis soit véritablement restaurée dans la région.

Personne ne regrettera Saddam Hussein, l'un des tyrans les plus sanguinaires du Proche-Orient. L'homme que l'intervention américaine chasse du pouvoir en 2003 est responsable de la mort de centaines de milliers d'Irakiens, plongés par sa faute dans des années de guerres civiles et étrangères. On retrouve, ici

et là, en Irak, des fosses communes de plusieurs dizaines de milliers de cadavres, des charniers laissés par les années de plomb de l'ère Saddam.

Mais les Irakiens ne se sont pas libérés eux-mêmes de cette tyrannie. Les Etats-Unis ne les ont pas associés à leur intervention. Il n'y a pas de « brigades d'Irakiens libres » pour accompagner les troupes américaines quand elles entrent dans Bagdad en avril 2003. C'est une force

invoquée par George W. Bush pour se lancer dans l'aventure : l'Irak n'avait rien à voir ni avec Al-Qaïda ni avec les attentats du 11 septembre 2001 ; le régime, exsangue après des années d'embargo, n'entretenait aucun arsenal d'armes de destruction massive. Folle aussi, cette prétention prométhéenne que l'Amérique pouvait exporter dans ses Humvee la démocratie jeffersonienne sur les bords du Tigre.

La guerre de Bush a provoqué la mort de quelque 100 000 Irakiens et de 4 500 soldats américains. L'Irak s'est un peu démocratisé, il est plus libre. Mais il est plus divisé que jamais entre ses trois composantes ethnico-religieuses. Il est gouverné par un parti pro-iranien issu de la majorité arabe chiite, qui marginalise la minorité sunnite, cependant que les Kurdes du pays vivent en qua-

si-indépendance. La violence est endémique. Un Irakien sur quatre vit dans la misère. La classe moyenne a fui à l'étranger. Le statut des femmes a régressé. La production pétrolière n'a pas retrouvé son niveau d'avant-guerre.

La guerre a coûté 750 milliards de dollars aux Etats-Unis. M. Bush n'a pas voulu la financer par un impôt spécial. Il a creusé un peu plus la dette des Etats-Unis. Il a provoqué une déstabilisation des finances publiques américaines qui n'est pas étrangère à la crise de 2008.

Enfin, cette guerre a été conduite en prélevant les ressources nécessaires à l'engagement en Afghanistan. Elle est ainsi largement responsable de l'impasse dans cet autre conflit.

Quel immense gâchis. ■
Lire notre supplément
« L'Irak après le retrait »

Deux « planètes Terre », presque comme la nôtre

Astronomie Le satellite Kepler de la NASA a permis d'établir l'existence de deux planètes extrasolaires d'une taille proche de celle de la Terre. Elles se situent à 1 000 années-lumière du système solaire, soit 19 millions d'années de voyage, si l'on se déplace à la vitesse de la sonde Voyager-1. Problème : la chaleur qui y règne empêche la vie de s'y développer. **P. 7**



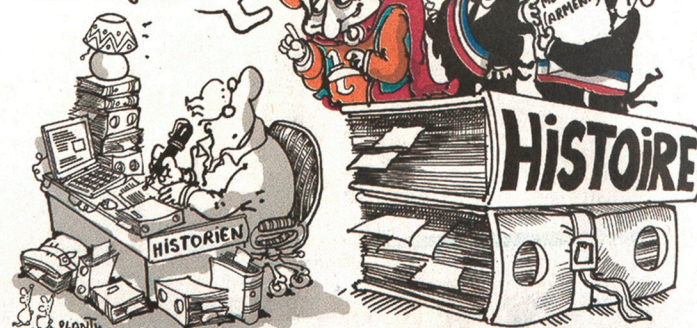
Editorial

étrangère qui envahit le pays et ce sont des proconsuls américains bunkérisés qui vont le gouverner ensuite. L'Irak a été privé d'une partie de son histoire.

Tout est faux depuis le début dans cette tragédie. Les motifs

Le regard de Plantu

Bon !... On va l'expliquer l'Histoire avec un grand 'i'.



Le royaume en or d'Alexandre le Grand

Le Musée du Louvre expose, jusqu'au 16 janvier, cinq cents œuvres récemment exhumées des nécropoles royales de Macédoine. Objets en bronze et argent, couronne et parure en or, ce « voyage » au royaume d'Alexandre le Grand invite à une relecture de l'histoire antique. ■ Lire page 25

Louise Wimmer
06-43-02-59-18

FESTIVAL DU FILM BRITANNIQUE DE DINARD 2011
(PRIX DU PUBLIC) (PRIX "COUP DE CŒUR")

★★★★
"UNE GRANDE BOUFFÉE D'HUMOUR BRITANNIQUE"
DUR ET FRANC

"MÉCHAMMENT DRÔLE"
THE SOUND MENOR

"HILARANT ET POLITIQUEMENT INCORRECT"
STUDIO ONE LIVE

IL EST BOUGON, FAIRENT, ALCOOLIQUE : VOICI LE MEILLEUR FILM D'IRLANDE

L'IRLANDAIS
RÉALISÉ PAR JOHN HERNIMAN

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

BRENDAN GLEESON DON CHADLER MARK STRONG LIAM CUNNINGHAM FIONNULA FLARAGAN PAT SHORTT

W9 metrom RMC

GUILLAUME PERRIER

Tunceli (Turquie)
Envoyé spécial

Tout en bas, au fond du canyon, les eaux en furie du fleuve Munzur viennent se fracasser contre la roche, dans une immense gerbe d'écume. Du haut des falaises, « des hommes et des femmes ont été jetés dans le fleuve », raconte Enver Devletli, un sexagénaire à la moustache grisonnante. Certains sautaient pour échapper aux soldats turcs et à cet endroit le fleuve était rouge de sang. Les habitants du village de Vank ont été massacrés ici, en 1915.

Ce cours d'eau à la force légendaire qui coule dans la région de Dersim, dans l'est de la Turquie, a servi de cimetière à des milliers d'Arméniens de l'Empire ottoman, victimes du premier génocide du XX^e siècle. Près d'un siècle plus tard, les flots charrient toujours les souvenirs de cette histoire tragique, hérissee de répressions et de massacres. Depuis des siècles, les croyances locales, kurdes, arméniennes ou aléviennes (une branche de l'islam chiite) célèbrent ce fleuve nourricier.

Depuis les hauteurs, la petite ville de Dersim semble paraître au fond d'une vallée. Sur la colline se trouvent quelques maisons, à l'endroit de l'ancien quartier arménien rebaptisé Kalan (« le reste »), après le génocide. Enver Devletli désigne une série de tombes dispersées dans les herbes folles d'un minuscule cimetière. « Là c'est Bogos, le frère de mon grand-père... »

D'origine arménienne, Enver Devletli raconte qu'après les massacres de 1915 les survivants ont été islamisés : l'oncle Apraham est devenu Ibrahim... Sur la fiche d'état civil qu'il sort d'un dossier, Enver s'appelle Devletli, qui veut dire « étatiste » en turc, un patronyme attribué à la famille dans les années 1950. A la case religion figure le mot islam. Mais depuis quelques mois Enver se fait appeler Assadour, un prénom arménien.

Il s'est mis à l'arménien et fréquente parfois les églises lorsqu'il se rend à Istanbul. « Je veux reprendre officiellement un nom arménien, explique-t-il. Ce sera réalisable d'ici un an ou deux. J'en ai discuté avec mes enfants qui terminent leurs études, ils

« Je veux reprendre officiellement un nom arménien. Ce sera réalisable d'ici un an ou deux »

Enver « Assadour » Devletli

m'ont demandé d'attendre un peu. Trouver du boulot avec un nom arménien, c'est difficile... » Certains de ses dix frères et sœurs ont entrepris la même démarche. Mehmet est devenu Kevork, et la sœur Nurdjan, émigrée en France, s'appelle désormais Jeanette... D'autres y sont encore réticents. En Turquie, la procédure reste délicate. « Des gens ont déposé plainte contre moi parce que je disais que j'étais arménien », révèle Assadour.

Il n'est pas seul cependant. Officiellement musulmans alevi, quelques Arméniens du Dersim se mettent à revendiquer haut et fort une identité arménienne, longtemps niée et inavouable. Mirhan Pirgic Gültekin fut l'un des premiers à franchir le pas : il s'est converti à la religion orthodoxe, a fait modifier son identité au tribunal et a créé, en 2010, une association d'entraide des Arméniens du Dersim. « Nous devons protéger notre identité et notre culture, revendiquer nos origines », clame ce militant politique engagé dans les mouvements d'extrême gauche. Plus de 600 personnes soutiennent sa démarche. Mirhan Pirgic Gültekin n'hésite pas à affirmer que « 75 % de la population du Dersim a en réalité des origines arméniennes ». Un chiffre sans doute exagéré.

Cette enclave montagneuse est également peuplée depuis des siècles de Kurdes et de Kizilbas dont le culte particulier mêle zoroastrisme, christianisme et islam. Mais des dizaines de villages portaient des noms arméniens avant 1915. Des restes d'églises ou de monastères, parfois quelques pierres dans le mur d'une maison, en attestent.



Ce descendant de rescapés du génocide de 1915 tient un vestige d'une église arménienne. Ergen est le seul village du Dersim (en bas) où sont encore visibles les ruines d'un monastère arménien. ANTOINETTE AGOUDJIAN

Le réveil des Arméniens de Turquie



Al'heure où, en France, la question arménienne devient un enjeu électoral de court terme, les Arméniens de la vallée du Dersim, en Turquie, puisent dans une mémoire martyre leur désir d'affirmer leurs racines

La région comptait 157 lieux de culte arménien avant le génocide, selon l'historien Raymond Kévorkian. A Ergen, des morceaux de murs gravés d'une somptueuse basilique du X^e siècle ont survécu au bord d'un champ. La bourgade de Nazmiye a gardé, pour beaucoup d'habitants, son ancien nom : Kizil Kilise, « l'église rouge ». Selon Mirhan Pirgic Gültekin, l'origine du nom Dersim serait même arménienne et proviendrait de *Der Simon*, Saint-Simon.

Au cours de l'été 1915, les ordres de déportation sont lancés par le gouvernement des Jeunes-Turcs. Dans le Dersim, les préfets se heurtent aux chefs de tribus kurdes locaux, qui refusent souvent de livrer les Arméniens. Les fuyards des environs, notamment ceux de Kharpert (Harput), « la province abattoir », viendront se réfugier en masse dans les montagnes du Dersim. Cette région, où les sultans ottomans ont été incapables de prélever l'impôt pendant plusieurs siècles, a abrité au moins 15 000 Arméniens, estime Raymond Kévorkian dans *Le Génocide des Arméniens* (Odi-

Jacob, 2006). Temur Agha, un grand propriétaire du village d'Hagü qui disposait d'une milice personnelle et faisait travailler de nombreux paysans arméniens sur ses terres, refusa de les livrer. C'est grâce à lui que Cafer Teyhanci, d'ascendance arménienne, est aujourd'hui en vie. C'est pour cela que le jeune homme vient se recueillir sur la tombe de son « Juste ».

Des villages entiers se sont convertis ou ont dissimulé leur identité jusqu'à aujourd'hui. Toujours réfractaire au pouvoir central, le Dersim a continué de résister aux politiques d'assimilation de la République turque, qui le lui a fait payer au prix fort. En 1937, Mustafa Kemal Atatürk lança une répression militaire brutale contre cette région, officiellement pour écraser une insurrection tribale.

L'Etat turc a-t-il voulu faire payer le Dersim pour avoir protégé des Arméniens ? S'agissait-il de « terminer le travail » entamé vingt-cinq ans plus tôt ? C'est la thèse

qu'avance Hasan Saltik, un ethnomusicologue qui a effectué dix années de recherches sur l'épisode sanglant de 1937. Les massacres firent plus de 30 000 morts, majoritairement alevi, parmi lesquels des milliers d'Arméniens convertis. Et Dersim fut rebaptisée du nom de l'opération militaire : Tunceli, « la main de bronze », en turc.

Le tabou semble pourtant en passe d'être levé. Début décembre, le premier ministre turc, Recep Tayyip Erdogan, a présenté ses excuses au nom de la République pour les massacres du Dersim. Un geste historique qui ouvre la voie à un travail de mémoire sur d'autres épisodes sensibles de l'histoire de la Turquie. Au premier rang desquels celui du génocide arménien.

Dans les villages agricoles, le souvenir des tueries de 1937 reste vif. A Alanyazi, ancien fief de la tribu arménienne des Mirakian, « tout le monde est arménien », affirme tout de go Hidir Boztas, un vieux paysan aux vêtements rapiécés. Rares sont ceux qui l'admettent ouvertement, par peur de représailles. « Mon grand-père et son frère ont été tués ici. Quand les soldats sont revenus en 1937, nous avions très peur, c'était le retour du génocide. Depuis 1915, on nous tue parce que nous sommes arméniens », assène ce vieillard de 88 ans.

Son fils Mustafa, 57 ans, appartient à la « génération du silence », celle pour qui l'arménité était une faiblesse à ne jamais dévoiler. Les Arméniens se sont fondus dans la masse. « Mon père ne nous a pas appris l'arménien », regrette cet homme dont le salon est orné d'un portrait du prophète Ali, vénéré par les Alevi. Mustafa a décidé de se battre pour obtenir la restitution des champs de son aïeul Bedros, spoliés par l'Etat. Les anciens vergers de pommiers à la sortie du village sont en jachère... depuis 1915 ! « Tout le monde sait pourtant que ce sont les champs de Bedros », dit-il.

A Çimenli, « on ne tuait pas les Arméniens », raconte Hussein, 87 ans, petit-fils d'Hampartoun Boyadjian, couturier. Sa mère, Shogat, avait échappé par miracle aux massacres dans un autre village. « Ils alignaient les femmes et les enfants pour les exécuter, puis ils les achevaient au couteau. Elle a fait la morte mais elle a gardé toute sa vie des traces de couteau sur les bras et les épaules », raconte-t-il. Le vieil homme est resté arménien mais a donné à ses enfants des prénoms musulmans.

Aujourd'hui, l'atmosphère commença à se détendre et « les petits-enfants parlent plus facilement de leur arménité. Dans le Dersim, il n'y a pas la pression sociale qui peut exister ailleurs dans le pays », estime son fils Mehmet, un chef de petite entreprise. « Par mes parents, je suis moitié alevi et moitié arménien. Les deux cultures sont très proches, mais je me sens plus arménien, ne serait-ce que parce que mon père m'a transmis le récit du génocide », réfléchit-il. Sa sœur, elle, se dit « alevi ». Puis ajoute : « Mais aussi arménienne... Ma fille va prier à l'église à Istanbul. »

Rares sont les familles où l'on ne retrouve pas une arrière-grand-mère ou une tante arménienne, quand tous les hommes ont été massacrés. Mais les sangs se sont mêlés dans le Dersim. Certains se définissent comme kurdes, d'autres comme alevi tout en se disant arméniens. Les danses et les chants populaires, les fêtes de la Saint-Serge, sont communément partagés. « Le kochari, pour nous, depuis toujours, était une danse kurde. Mais maintenant je comprends que c'était arménien. Et lorsque j'ai entendu pour la première fois le chœur arménien d'Istanbul, j'ai réalisé que j'avais entendu tous ces chants en kurde », note Mirhan Pirgic Gültekin.

Cet été, pour le grand festival annuel de Munzur, quinze musiciens d'un orchestre traditionnel arménien venus pour la première fois à la rencontre du Dersim, ont donné des concerts et joué avec les musiciens locaux.

On comprend mieux, en plongeant dans l'histoire, que les habitants du Dersim s'élèvent depuis vingt ans contre un projet de retenue d'eau qui viendra bientôt évincer cette vallée sauvage, à peine altérée par un mince ruban d'asphalte coulé à flanc de montagne. L'Etat turc, qui a domestiqué à coups de béton le Tigre et l'Euphrate, voudrait à présent dompter le Munzur. ■